DES HISTOIRES D'AMITIÉ ET DE COURAGE,
OÙ MÊME UN PETIT ROBOT PEUT CHANGER LE MONDE.

LE PETIT ROBOT HUGH

SES HISTOIRES ET SES AVENTURES



RADIM KAUFMANN

Hugh, le petit robot

Ses histoires et ses aventures

RADIM KAUFMANN

Les quatre premiers chapitres

Édition française en préparation

Maple Creek et Lumina sont des lieux imaginaires
dans l'univers américain de cette histoire.

Crédits

Auteur, éditeur et rédacteur en chef : Radim Kaufmann

Coauteurs : Claire Whitaker, Spencer Reed, Julian Hartwell, Tessa Monroe, Gavin Rhodes, Naomi Fletcher et Wesley Porter

Équipe éditoriale
Coordination de la rédaction : Erin Caldwell
Responsable éditorial du titre : Owen Barrett
Révision de fond : Nora Callahan
Révision stylistique : Lydia Shaw
Révision linguistique : Maya Chen · Correction : Leah Winters

Création graphique et fabrication
Direction artistique : Vera Hollander · Conception graphique : Jasper Vaughn
Conception de la couverture : Roman Blake · Illustrations : Hazel Corbin
Composition : Fiona Ashby · Direction de la fabrication : Meredith Sutton

Kaufmann Creative AI Studio ©
Direction de la création : Nolan Pierce
Conception des couvertures et des scènes : Ivy Carver
Postproduction des images : Felix Archer

Texte © 2026 Radim Kaufmann.
Création visuelle : Kaufmann Creative AI Studio ©.
Tous droits réservés.

Édition française en préparation. Les quatre premiers chapitres.
Version 1.0 · 15 novembre 2026.

Sommaire de l'extrait

La première question

01 Le petit robot reste seul · 7

02 Deux adieux · 19

03 Ce que Hugh emportait · 24

04 La route de Lumina · 31

Cet extrait comprend les quatre premiers chapitres dans leur intégralité.

PREMIÈRE PARTIE

La première question

CHAPITRE 01

LE PETIT ROBOT RESTE SEUL



CHAPITRE 01

Le petit robot reste seul

L'atelier où la lumière brillait tard dans la nuit

À la lisière d'une petite ville se dressait une vieille maison avec un atelier. Elle n'était ni grande ni moderne. Une tuile du toit était de travers depuis si longtemps que même les oiseaux avaient fini par s'y habituer et nichaient juste à côté. Par endroits, le crépi s'écaillait. Le portillon grinçait. Mais à l'intérieur, il faisait toujours chaud, il y avait de la lumière et l'on entendait le doux bourdonnement des outils. C'était là que vivaient Hugh, un petit robot, et son grand-père, un vieux réparateur de robots.
Grand-père avait construit Hugh de ses propres mains. Il lui avait appris à lire, à réfléchir, à aider les gens et à ne jamais baisser les bras, même quand quelque chose ne marchait pas.

« Ne baisse jamais les bras, répétait-il en remontant ses lunettes sur son front. Et si, par hasard, tu les baisses quand même, fais-le au moins tout doucement. En général, le problème a le temps de se régler entre-temps. »



Chaque soir, ils réparaient ensemble des jouets cassés, de petits robots ou des appareils ménagers. Les habitants leur apportaient toutes sortes de choses. Des réveils qui sonnaient une heure trop tôt. Des aspirateurs qui soufflaient au lieu d'aspirer. Un jour, Jack Turner avait apporté une tondeuse robot qui avait appris à ne tondre que la moitié du jardin et ignorait bruyamment l'autre moitié.

« Elle a du caractère, avait déclaré Grand-père avec admiration. Ça ne se répare pas, ça se convainc. »

Et il l'avait convaincue. Cela lui avait pris quatre jours. Le soir dont il est question ici, un petit chiot en peluche, avec des roulettes à la place des pattes, était posé sur l'établi. Il appartenait à une fillette nommée Bára et avait cessé d'aboyer. Hugh le regardait en fronçant les yeux. La ligne fixe de son visage restait immobile, mais la lumière bleue de ses lentilles avait faibli et il penchait la tête d'une façon qui ne laissait aucun doute sur sa contrariété.

« Papi, je ne comprends pas, dit-il. J'ai vérifié la batterie. J'ai vérifié le haut-parleur. J'ai vérifié les câbles. Tout va bien. Et il n'aboie pas. »

« Ah, fit Grand-père sans même lever les yeux de sa tasse de thé. Et tu as vérifié s'il avait envie d'aboyer ? »

Hugh se retourna. « Papi. C'est un jouet. »

« C'est un jouet qui appartient à une petite fille depuis trois ans, dit Grand-père. Ces jouets-là ont souvent leur avis sur les choses. »

Hugh resta un moment silencieux. Puis il se pencha de nouveau sur le chiot en peluche et lui chuchota, tout bas, pour que Grand-père ne l'entende pas :

« S'il te plaît, aboie. »

Le chiot n'aboya pas. En revanche, Grand-père éclata d'un rire si fort qu'il se mit à tousser et dut s'essuyer les yeux.

« Je t'ai entendu, Hugh. »

« Je sais, répondit Hugh avec dignité. J'espérais qu'il m'avait entendu aussi. »

On finit par découvrir qu'une miette de biscuit s'était glissée dans le haut-parleur. Une seule. Minuscule. Elle y était installée comme dans un lit. Hugh la retira avec une pince à épiler, le chiot aboya deux fois, puis encore une, comme pour avoir le dernier mot.

« Tu vois, dit Grand-père, satisfait. Tu l'as convaincu. »

« Je lui ai enlevé une miette de biscuit. »

« C'est une façon de convaincre. »

Une fois le chiot réparé, Hugh le posa sur l'étagère, auprès des autres objets que leurs propriétaires viendraient chercher le lendemain. Il y en avait sept. Grand-père appelait cette étagère *l'étagère des fins heureuses*. Puis il se leva, s'approcha de Hugh et fit ce qu'il faisait tous les soirs.

« La pièce la plus importante n'est pas en métal. Elle se cache ici. »

Et il tapota doucement la poitrine de Hugh. Juste sur le H bleu qu'il y avait placé lui-même en construisant le robot. Chaque fois, Hugh baissait les yeux vers le panneau blanc de son torse. Dessous, il n'y avait qu'un système de refroidissement, des câbles et quelques modules électroniques. Du moins l'avait-il toujours cru. Et chaque fois, il se disait qu'il ne comprenait pas tout à fait. Et chaque fois, c'était agréable.

« Bonne nuit, Hugh. »

« Bonne nuit, Papi. »

La lumière de l'atelier s'éteignit à vingt-trois heures quatorze.

Un matin sans bruit

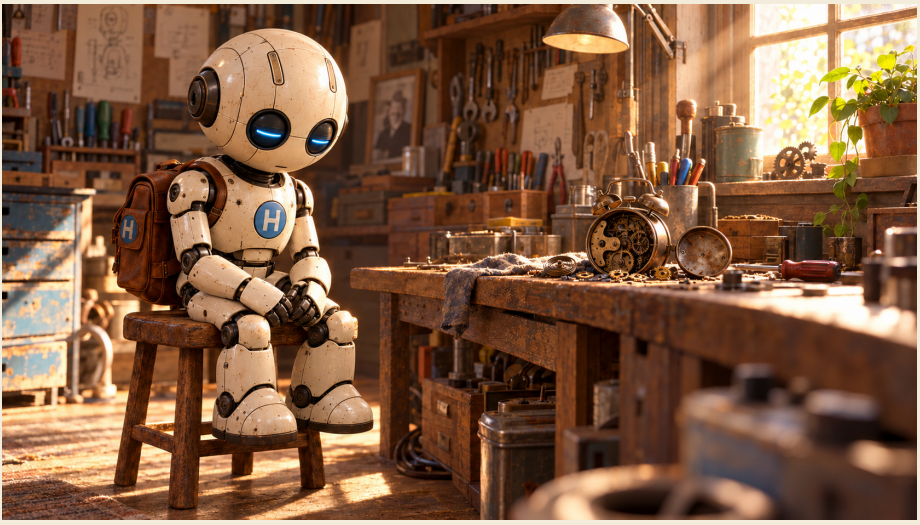
Chaque matin, Hugh se réveillait au son de la maison. D'abord, le plancher de la chambre craquait. Puis le robinet de la salle de bains se mettait à couiner, parce qu'il avait toujours couiné et que Grand-père affirmait que, s'il le réparait, la maison se vexerait. Ensuite, une petite cuillère tintait contre une tasse. Enfin venait le grognement de Grand-père qui voulait dire *bonjour*, même s'il n'en avait pas du tout l'air. Ce matin-là, il n'y eut aucun bruit.

Hugh attendit un peu. Le silence persistait. Il regarda l'heure. Sept heures trente-deux. Grand-père ne se levait jamais après sept heures.

« Papi ? »

Personne ne répondit. Hugh monta l'escalier. Il avançait avec précaution pour ne pas faire de bruit : si Grand-père dormait, ce serait dommage de le réveiller. C'était exactement ainsi qu'il s'était expliqué les choses, à cet instant, parce que c'était la meilleure des possibilités et qu'il voulait la garder le plus longtemps possible. Grand-père était allongé dans son lit. Il avait l'air paisible. On aurait dit qu'il faisait un joli rêve.

Mais il ne se réveilla plus.



Hugh resta longtemps assis près de son établi. Il contrôlait les appareils. Mesurait la tension. Cherchait la panne. Il vérifia trois fois. Puis une fois encore. Puis il se dit qu'il s'y prenait peut-être mal et vérifia une cinquième fois. Pourtant, il savait bien que, cette fois, aucune réparation n'était possible. Margaret Green, la voisine, arriva. Des gens de la ville vinrent et parlèrent à voix basse, quelqu'un prépara du thé dans la cuisine de Grand-père, et Hugh ouvrit la porte, prit les manteaux, proposa des chaises, parce que c'était tout ce qu'il savait faire de ses mains.

Quelqu'un posa une main sur son épaule et lui dit : « Tu es courageux, Hugh. »

Hugh ne répondit rien. Il ne se sentait pas courageux. Il se sentait comme un appareil auquel on aurait retiré une pièce et qui continuerait à fonctionner, à marcher, à ouvrir les portes, sauf que tout penchait d'une drôle de manière. Quand tout le monde fut parti, le soir était tombé. La maison était soudain immense et vide. Hugh alluma la lampe de l'atelier, comme

chaque soir. Il prit sur l'étagère une réparation en cours. S'assit sur son tabouret. Saisit un tournevis.

Et attendit.

Il attendit ce qui arrivait toujours. La voix douce de Grand-père, quelque part derrière lui, qui disait : « Beau travail, Hugh. »

Personne ne le dit. Hugh posa le tournevis. Puis le reprit. Puis le reposa. Enfin, il éteignit la lumière. Il était vingt et une heures six, soit deux heures et huit minutes plus tôt que d'habitude.

Cent choses qu'on ne peut pas réparer

Plusieurs jours passèrent. Hugh mit au point un programme. Il était doué pour les programmes. Au réveil, il rangeait. Dans la matinée, il réparait. L'après-midi, il rangeait de nouveau, même lorsqu'il n'y avait plus rien à ranger. Le soir, il s'asseyait à l'établi et dressait des listes. La liste des outils. La liste des pièces de rechange. La liste des choses à réparer. La liste des choses qui n'avaient pas besoin d'être réparées, mais risquaient de tomber en panne et qu'il valait donc mieux vérifier à l'avance.

Cette dernière liste était la plus longue. Hugh ne s'en aperçut que le quatrième jour : il avait cent quatorze éléments sur sa feuille, dont *vérifier la poignée de la porte de derrière (fonctionne)*. Peu à peu, les habitants vinrent chercher les sept objets de l'étagère des fins heureuses. Bára passa reprendre son chiot en peluche et Hugh lui expliqua que, la prochaine fois, il vaudrait mieux ne pas lui donner de biscuit.

« Je ne lui en ai pas donné, répondit Bára. Il s'est servi tout seul. »

« Ah, fit Hugh. Alors, je te prie de m'excuser. »

Bára le regarda un moment. Puis elle dit : « Tu es tout seul, maintenant, hein ? »

Hugh ne savait pas mentir. Il n'avait pas été construit pour cela.

« Oui. »

Bára hocha la tête, comme si c'était quelque chose qu'elle comprenait. Puis elle s'en alla, Hugh referma la porte derrière elle, et l'étagère des fins heureuses resta vide. Plus personne n'y déposa quoi que ce soit. Les jours passaient et Hugh remarqua une chose étrange. L'atelier était propre. Les outils étaient bien rangés. Tout fonctionnait comme il fallait. Et c'était précisément cela qui n'allait pas.

L'atelier n'avait jamais été propre. Il y avait toujours un aspirateur démonté, les trois quarts d'un réveil ou des vis que Grand-père avait renversées et laissées là, parce que « les vis s'éparpillent et finissent par se retrouver, ce sont leurs affaires ».

Maintenant, rien ne s'éparpillait. Rien ne se renversait. Rien ne couinait. Le robinet de la salle de bains avait cessé de couiner dès le troisième jour. Hugh l'avait réparé parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. Quand il s'en rendit compte, il resta très longtemps sur son tabouret. Et il comprit que, s'il restait seul, son monde resterait silencieux pour toujours.



Le sixième jour, il ouvrit la vieille caisse à outils de Grand-père. Il ne voulait rien y chercher. Il voulait simplement en essuyer la poussière, parce qu'il ne trouvait plus aucune autre tâche à accomplir. Sous le plateau supérieur, entre les tournevis, il y avait une photographie. Elle avait jauni et l'un de ses coins était plié. On y voyait un jeune homme en salopette qui faisait une grimace à l'objectif, une roue dentée de la taille d'une assiette à la main. Derrière lui se dessinait une ville. Des tours, des ponts, des lumières : tout ce que Hugh ne connaissait que par les récits.

Hugh retourna la photographie. Au dos, un seul mot était tracé de l'écriture de Grand-père : *Début.* À côté de la photo se trouvait une petite vis en laiton. Toute simple. Un peu usée. Elle ne correspondait à aucun des appareils que Hugh avait réparés jusque-là. Il la prit dans sa main. Et se rappela l'un des derniers conseils de Grand-père. C'était une semaine auparavant, autour du thé du soir, alors que Grand-père ne parlait déjà plus beaucoup. Il avait dit cela comme on parle du temps qu'il fait :

« En ville, tu trouveras plein de gens qui auront un jour besoin d'un ami. Et tu découvriras peut-être que toi aussi, tu as besoin d'eux. »

À l'époque, Hugh n'avait pas compris. À présent, assis dans l'atelier silencieux, la photographie portant le mot *Début* à la main, il comprenait très exactement.

Un petit sac, une photo et une vis en laiton

Le lendemain matin, Hugh prépara son petit sac à dos. Il mit un moment à se décider. Pas à cause du courage : à cause des outils. Un robot qui sait réparer a forcément envie de tout emporter. Hugh commença par ranger vingt-neuf outils dans son sac, souleva le sac, le reposa, en retira l'étau et se dit qu'il trouverait bien un étau quelque part en ville.



Finalement, il n'emporta que quelques outils. Une pince universelle. Un jeu de tournevis. Une clé que Grand-père appelait *universelle*, parce qu'elle ne servait presque à rien, mais qu'elle ne servait presque à rien avec une remarquable fiabilité. Un rouleau de ruban isolant. Une petite lampe de poche. Et deux choses qui n'étaient pas des outils. La vieille photographie de Grand-père, qu'il glissa dans une poche intérieure pour éviter de la plier davantage. Et la petite vis en laiton, en souvenir. Il la laissa dans la boîte peu profonde de Grand-père, rangea celle-ci dans une petite poche intérieure et, par précaution, vérifia trois fois que la fermeture tenait bien.

Puis il regarda autour de lui. L'étagère des fins heureuses était vide. L'établi était rangé. Dix-sept tournevis étaient alignés par taille, et aucun n'avait pris la fuite.

« Je reviendrai », dit Hugh à voix haute.

Ce n'était pas à l'atelier qu'il le disait. Ni à Grand-père. Plutôt à lui-même, parce qu'on prononce ce genre de phrases à voix haute pour mieux y croire. Il s'immobilisa un instant et redressa les épaules. Les robots n'ont pas besoin de respirer. Mais Hugh connaissait la pause que Grand-père

s'accordait avant chaque réparation difficile. Il l'imita. Pas pour prendre de l'air. Pour trouver le courage de faire un pas de plus.

Il éteignit la lampe au-dessus de l'établi. Puis il alla jusqu'à la porte et abaissa l'interrupteur général. Il y eut un clic, et tout s'éteignit dans l'atelier : les voyants du chargeur, la diode du poste à souder, et même la petite lumière verte dans le coin dont Hugh n'avait jamais découvert à quoi elle appartenait. L'atelier se tut comme lui seul savait le faire. Hugh sortit. Referma la porte.

La poignée claqua. La serrure s'enclencha. Au bout du jardin, le portillon grinça exactement comme il l'avait toujours fait. Devant lui s'étendait un chemin poussiéreux entre des prés pleins de pâquerettes et, au loin, à l'horizon, brillaient les tours de la grande ville. De minuscules points tournaient au-dessus : des drones. Cela paraissait immense. Cela paraissait merveilleux. Cela paraissait être un endroit où un petit robot de maintenance de la taille d'un garçon de huit ans ne trouverait jamais sa place.

Hugh ajusta son sac à dos. Et partit pour la grande ville, à la recherche de nouveaux amis. Il comptait ses pas. Un. Deux. Trois. Au vingt-septième, il se retourna : une seule fois, juste pour regarder, parce que c'est ce qu'on fait avant un long voyage. L'atelier se tenait dans l'ombre des arbres, petit et silencieux. La fenêtre n'était plus qu'un carré de verre noir. Aucune lampe. Aucune lumière. Rien.

Hugh le regarda le temps d'un seul regard. Puis il se tourna vers la route. Vingt-huit. Vingt-neuf. Il ne s'arrêta plus à cet endroit. S'il continuait à regarder la porte fermée, le pas suivant serait encore plus difficile. Il poursuivit son chemin jusqu'à ce que la fenêtre de l'atelier disparaisse entre les branches. Derrière lui, dans l'atelier qu'il ne voyait plus, une lampe s'alluma à la fenêtre.

Elle ne clignota pas. Une lumière chaude et stable apparut dans l'atelier vide, alors que l'interrupteur général était toujours abaissé. Il n'y avait personne pour la voir. Hugh avançait sur le chemin sans se retourner. Il ne savait encore rien de cette lumière. Il passa le dernier poteau de la clôture, puis le panneau qui indiquait la sortie de la ville et, quelque part sur ce bout de chemin, il ouvrit une nouvelle liste.

En haut, il écrivit un seul mot.

QUESTIONS.

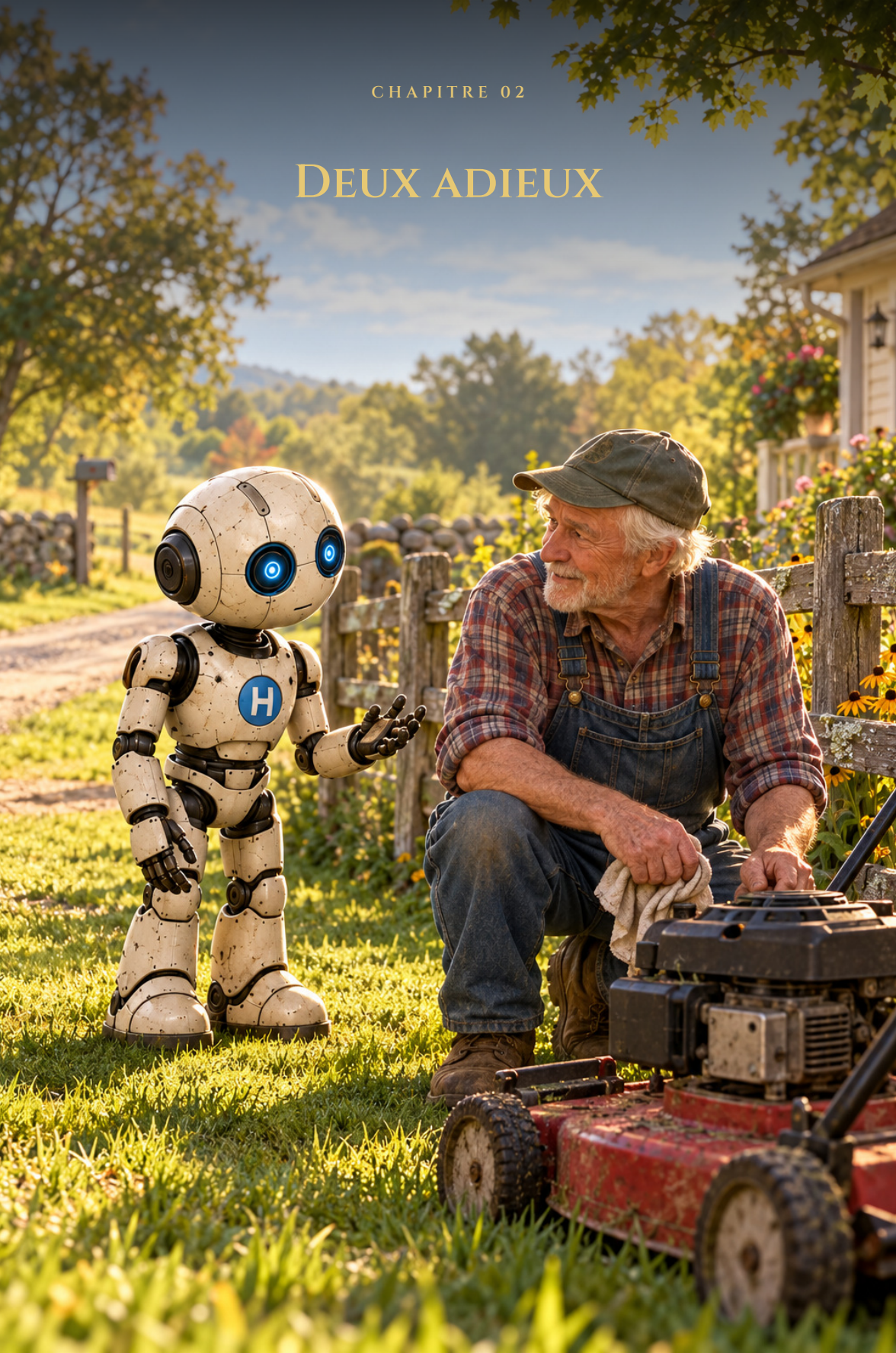
Premier élément :

Où est ma place ?

C'était, se dit-il, un assez bon point de départ.

CHAPITRE 02

Deux adieux



CHAPITRE 02

Deux adieux

La route qui quitte Maple Creek longe les dernières maisons avant de devenir un simple chemin entre les prés. C'est là, près de ces dernières maisons, juste derrière une clôture, que vivent Jack Turner et sa tondeuse. Depuis vingt ans, ils se livrent une guerre qu'aucun des deux ne peut gagner. Hugh entendit Jack avant de le voir.
« Espèce de vieille carne, disait Jack à la tondeuse, agenouillé dans l'herbe, la casquette rejetée en arrière. Tu ne tonds toujours pas. Toujours pas. Exactement comme hier. »

La tondeuse se taisait, comme le font généralement les tondeuses. Mais Jack lui parlait comme si ce silence était un manque de politesse qui méritait une explication. Puis il leva la tête et aperçut Hugh avec son sac.

« Hugh ! » Il se redressa, s'essuya une main sur son pantalon. « Où vas-tu si tôt ? »

Hugh s'arrêta. C'était une question simple et il voulait donner une réponse simple, parce que c'était la seule réponse dont il disposait à cet instant.

« Je m'en vais », dit-il.

« Tu t'en vas pour de bon, ou tu t'en vas juste un moment ? »

Hugh réfléchit. « Je ne sais pas pour combien de temps. »

« Ah. » Jack hocha la tête comme s'il entendait cette réponse tous les jours. « Eh bien, fais attention à toi. Et dis à ton grand-père que j'ai presque réglé le problème de cette tondeuse. Presque. »

Hugh baissa la tête. « Grand-père est mort », dit-il tout bas.

Jack retira sa main du moteur. « Pardon. Je ne savais pas. » Pendant un moment, on n'entendit plus entre eux que le bruissement de l'herbe dans le vent.

« On se reverra, Hugh. »

« On se reverra », répondit Hugh. Ces mots lui faisaient une étrange impression. Il n'était pas certain qu'ils soient vrais. Mais ne pas être certain, ce n'est pas la même chose que mentir. Alors, il les prononça et les laissa là.

Jack resta un moment près de la clôture. Puis il retourna lentement à sa tondeuse. Hugh poursuivit son chemin en se demandant comment une matinée pouvait commencer comme toutes les autres pour quelqu'un, alors que pour un autre, tout avait changé.

Un peu plus loin, là où les jardins s'arrêtaient et où le chemin commençait à se rétrécir, Margaret Green l'attendait près de son portillon. Elle n'était pas là par hasard. Margaret Green ne faisait jamais rien par hasard : c'était la première chose que l'on remarquait chez elle, et aussi la dernière.

« Tu n'es pas passé prendre ton petit-déjeuner », dit-elle avant que Hugh ait eu le temps de la saluer.

« Je n'ai pas besoin de petit-déjeuner. »

« Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. » Elle lui tendit un petit paquet de papier, et Hugh le prit parce qu'il aurait été plus long de refuser que d'accepter. Cela valait pour presque tout ce que faisait Margaret Green.



Elle le regarda un instant par-dessus ses lunettes, comme elle regardait les livres dont elle n'était pas certaine qu'ils soient rangés sur la bonne étagère.

« Où vas-tu ? » demanda-t-elle, bien que presque toute la ville le sache.

« À Lumina. »

« Ça, je le sais. Je t'ai demandé où. » Elle se tapota la tempe de deux doigts, ce geste qu'elle faisait lorsqu'elle voulait être vraiment écoutée. « Où tu vas. »

Hugh y réfléchit pour de bon, pas seulement par politesse. « Je ne sais pas. »

« Alors, découvre-le. » Elle hocha la tête comme si la question était réglée, aussi simple qu'une recette dans sa cuisine.

« Comment je saurai que j'ai trouvé ? »

« C'est la partie la plus difficile. » Elle le dit sans regret, comme un simple fait, de ce ton qu'elle avait employé pendant quarante ans à la bibliothèque pour expliquer aux gens où trouver ce qu'ils cherchaient, même

lorsque ce qu'ils cherchaient n'était pas exactement sur l'étagère où ils l'avaient rangé.

« Va, ajouta-t-elle. Tu as encore du chemin à faire avant la nuit. »

Hugh se tourna pour partir.

« Hugh. »

Il s'arrêta. Margaret Green ôta ses lunettes, ce qu'elle ne faisait que lorsqu'elle voulait être comprise très exactement, et dit :

« Adieu. »

Pas « on se reverra ». Pas « à bientôt ». Seulement adieu, avec cette franchise et cette netteté qui n'appartenaient qu'à elle.

À cet instant, Hugh sentit la différence, même s'il ne savait pas lui donner un nom : la différence entre la manière dont Jack l'avait quitté et celle dont elle le quittait. Il ne savait pas pourquoi. Il savait seulement qu'un seul mot est parfois plus long qu'une phrase entière et que c'était exactement le cas. Margaret remit ses lunettes et se tourna vers sa porte sans attendre que Hugh parte le premier. Margaret Green ne laissait jamais les gens voir qu'elle les observait, même si elle les observait toujours.

Hugh reprit sa marche. Le chemin s'étirait devant lui entre les prés. Il portait dans une main un paquet de papier dont il n'avait pas besoin, et dans sa tête deux phrases prononcées par deux personnes différentes. Tout le long du chemin, il se demanda pourquoi la plus courte pesait le plus lourd.

CHAPITRE 03

Ce que Hugh emportait



CHAPITRE 03

Ce que Hugh emportait

Derrière Hugh, Maple Creek s'effaçait peu à peu. Les maisons disparurent d'abord. Puis les clôtures. Puis la dernière boîte aux lettres, penchée vers la route comme si elle voulait lire l'adresse sur son sac à dos. Il ne resta que des prés, de petits murs de pierre et une route qui s'étendait si loin devant lui qu'on aurait dit que le ciel la pinçait entre deux doigts. Hugh avançait d'un pas régulier. Gauche, droite. Gauche, droite.
Au bout de cent soixante-treize pas, il constata que le sac tirait davantage du côté gauche. Onze pas plus loin, la traction s'accentua. Trois pas encore, et Hugh s'arrêta. Si Grand-père avait été à ses côtés, il aurait probablement dit que certaines pannes commencent par se faire passer pour un détail, puis deviennent un ennui, et finissent par présenter la facture. Hugh ne savait pas qui lui présenterait une facture ici, au milieu des prés, mais il savait que, sur ce genre de choses, Grand-père avait souvent raison.

Une petite borne se dressait au bord de la route. Elle était couverte de mousse, et l'on distinguait à peine la moitié d'un M gravé sur sa face. Hugh ôta son sac, le posa sur la pierre et ouvrit les boucles.

« D'abord, établir l'état réel des choses », dit-il à voix haute.

Le vent dans l'herbe ne lui répondit pas. Mais il faisait un peu le bruit de la brosse avec laquelle Grand-père balayait les copeaux de métal sur l'établi. Hugh sortit tout. Trois tournevis. Deux plats, un cruciforme. Deux petites clés à molette, un adaptateur dynamométrique et une fine jauge d'épaisseur. Une pince aux poignées bleues. Une bobine de fil de cuivre.

Du ruban isolant, déjà entamé, mais encore bon. Quatre cellules d'alimentation de rechange, dont une presque vide. Un flacon d'huile pour machine. Un chiffon doux. Un mètre pliant. Deux sachets de vis ordinaires, soigneusement étiquetés. Tout cela était du matériel courant ; la pièce de laiton particulière restait à part, dans la petite boîte de Grand-père.

Il trouva aussi la clé tordue d'un placard qui n'existait plus et un petit fusible au filament noirci. Enfin, il sortit le paquet de papier de Margaret Green. Il prit la lampe de poche dans une poche latérale et déposa délicatement la photographie de Grand-père au bord de la pierre : ces deux objets-là, il voulait les garder sans avoir à les trier. Il laissa les petites pièces de monnaie dans une poche séparée. Il aligna toutes ses affaires sur la pierre plate. Les choses utiles à droite. Les choses inutiles à gauche. Au début, cela semblait simple.

Les tournevis à droite. La pince à droite. La cellule vide à gauche. La clé tordue à gauche. Le paquet de papier… Hugh le tenait à deux mains. Il sentait qu'il contenait deux tranches de pain et quelque chose entre les deux. Il n'avait pas besoin de manger. Margaret le savait. Margaret Green savait presque tout ce qu'on peut découvrir en observant les gens par-dessus ses lunettes pendant quarante ans. Le paquet devait donc aller à gauche.

Hugh l'y posa. Puis le reprit et le déplaça à droite.

« Il ne me sert à rien », dit-il.

Il le posa à gauche.

« Mais Margaret le savait. »

Il le remit à droite. Ce tri, qui devait prendre deux minutes, en durait déjà sept.



Hugh glissa la main dans la petite poche intérieure de son sac pour vérifier qu'il n'y restait rien de lourd. Ses doigts rencontrèrent du bois. Il sortit une boîte peu profonde, sans couvercle. Grand-père la gardait sur l'établi, et sur le côté, il avait écrit au crayon : NON IDENTIFIÉ. L'inscription était presque effacée. Une seule petite vis en laiton reposait dans la boîte. Elle n'était pas grande. Ni particulièrement brillante. Son filetage était plus fin que celui de toutes les vis que Hugh emportait, et sa tête était légèrement de travers d'un côté, comme si quelqu'un l'avait limée à la main.

Autrefois, Hugh avait essayé de la ranger dans les tiroirs de Grand-père.

« Un filetage métrique ? » avait-il demandé.

« Non. »

« En pouces ? »

« Pas non plus. »

« Alors, à quoi elle sert ? »

Grand-père avait remonté ses lunettes sur son front, tenu la vis devant la lumière et l'avait observée longuement.

« Je ne sais pas encore exactement où je la mettrai. »

C'était peu après la construction de Hugh, huit ans plus tôt, et certaines réponses l'agaçaient davantage que les pannes.

« Si tu ne sais pas où la mettre, pourquoi tu la gardes ? »

Grand-père avait reposé la vis dans sa boîte.

« Parce que ne pas savoir, ce n'est pas la même chose que ne pas en avoir besoin. »

À présent, Hugh posa la boîte au milieu de la pierre. Ni à droite ni à gauche. Il mesura la vis avec son mètre pliant. En examina le filetage à la loupe optique. Essaya de la faire correspondre à chacun des écrous des deux sachets. Aucun ne convenait.

« Fonction non déterminée », annonça-t-il.

Cela aurait dû suffire. Hugh rassembla les objets écartés dans un sachet vide. Il ne laisserait ici ni la cellule déchargée, ni le fusible endommagé, ni la vieille clé. Il les déposerait dans les bons bacs de collecte lorsqu'il en trouverait. Il remit les choses utiles dans son sac, en les répartissant cette fois de manière équilibrée. Il plaça le paquet de papier tout en haut pour ne pas l'écraser. La vis en laiton resta sur la pierre. Il ferma la première boucle. Puis la seconde. Remit son sac sur le dos et fit un pas vers Lumina.

Le sac ne tirait plus à gauche. Il fit un deuxième pas. Tout était bien réparti à l'intérieur. Il fit un troisième pas. S'arrêta. Devant lui, la route était vide. Derrière lui aussi. Sur la borne reposait un petit point de laiton, trop minuscule pour être aperçu de loin. Hugh revint sur ses pas.

« Tu n'es pas une pièce de rechange », dit-il à la vis.

Cela paraissait ridicule. Une vis n'est pas quelque chose à qui l'on doit des explications. Pourtant, Hugh ouvrit la petite poche à l'intérieur de son sac,

en retira les deux sachets de vis ordinaires et les rangea ailleurs. Il y plaça la boîte avec la vis en laiton, toute seule. Il ne savait pas à quoi elle servait. Il savait seulement quelles mains l'avaient un jour déposée dans le compartiment marqué NON IDENTIFIÉ. Il ne la rangea pas à droite, avec les choses utiles.

Il ne la rangea pas à gauche, avec les déchets. Il créa pour elle une troisième catégorie. Les choses qu'il ne comprenait pas encore. Quand il referma son sac, un bref croassement s'éleva de l'herbe. Une corneille était perchée sur le petit mur et penchait la tête, d'abord vers Hugh, puis vers le paquet de papier resté au-dessus des outils.

« Ce n'est pas pour moi », dit Hugh.

La corneille pencha la tête de l'autre côté.

« Ce qui ne veut pas dire que c'est inutile. »

Il déplia le papier. À l'intérieur, il y avait du pain, du fromage et une fine couche de moutarde. Margaret avait aussi ajouté une pomme rouge, bien qu'elle entre à peine dans le paquet. Hugh émietta l'une des tranches de pain et déposa les morceaux dans l'herbe, à l'écart de la route. La corneille quitta le mur, mais garda une distance prudente. Hugh recula. La corneille s'approcha à petits bonds.

« Tu peux juste regarder », dit Hugh.

La corneille regarda. Puis elle attrapa le plus gros morceau de fromage et s'envola avec lui jusqu'à une branche. Hugh remballa le reste du repas. Peut-être rencontrerait-il quelqu'un d'autre qui en aurait besoin. Cette possibilité suffisait à donner au paquet sa place à droite. Avant de reprendre la route, il sortit son carnet. Sur la première page, il n'y avait qu'une seule question :

Où est ma place ?

En dessous, il en écrivit une deuxième :

Chaque chose doit-elle avoir une utilité pour être importante ?

Il contempla un moment les deux phrases. La seconde lui paraissait plus longue que lorsqu'elle n'était que dans sa tête. Il referma le carnet. Depuis la borne, la route montait en pente douce. Hugh alla jusqu'au sommet et, là, se retourna une dernière fois. Il ne voyait plus Maple Creek. Ni le toit de l'atelier, ni la tuile de travers, ni la vieille lampe à la fenêtre. Seulement une rangée d'arbres et, au-dessus, le ciel pâle. Il ne savait pas si, derrière ces arbres, quelqu'un regardait dans la même direction. Il ne savait pas s'il reviendrait un jour. Il ne savait pas s'il avait bien choisi ce qu'il emportait.

Cette fois, il ne chercha pas à réparer ce qu'il ne savait pas. Il remonta simplement les deux bretelles à la même hauteur sur ses épaules et continua. Le jour déclinait lentement. La route était plus longue que sur la carte, et Lumina toujours invisible. Hugh poursuivit son chemin. Dans son sac, il avait des outils pour les pannes auxquelles il savait donner un nom, de la nourriture pour quelqu'un qu'il n'avait pas encore rencontré et une vis qui ne convenait absolument à rien.

Pour la première fois, il se dit qu'il ne portait peut-être pas seulement des choses. Peut-être que certaines d'entre elles le portaient, lui.

CHAPITRE 04

La route de Lumina



CHAPITRE 04

La route de Lumina

Hugh marcha jusqu'à ce que la lumière disparaisse tout à fait. La route avait changé avec la nuit. Le jour, elle avait des bords, une couleur et de petites fissures où poussait l'herbe. La nuit, elle n'était plus qu'une bande plus claire entre deux champs sombres. Hugh voyait mieux qu'un humain dans l'obscurité, mais même ses lentilles optiques ne pouvaient découvrir ce qui n'était pas encore devant lui. Il n'avait plus Maple Creek derrière lui. Il n'avait pas encore Lumina devant lui. Il n'avait que la route, qui apparaissait par morceaux de quelques mètres dans le faisceau de sa lampe, comme si quelqu'un la construisait à mesure qu'il avançait.

Pendant de longues heures, il compta ses pas. Au début, cela l'apaisait. Chaque pas avait un nombre, chaque nombre venait après un autre, et aucun ne pouvait se perdre. À dix mille, il ouvrit une nouvelle série dans sa mémoire. À vingt mille, il ajusta la longueur de son pas de deux millimètres, parce que la bretelle droite du sac s'était légèrement desserrée pendant la marche. À trente mille, il calcula que, si la carte ne mentait pas et que son allure restait la même, il devait atteindre la crête au-dessus de Lumina le lendemain, peu après midi.

La carte ne mentait pas. Elle ne disait simplement pas tout. Elle ne disait pas, par exemple, qu'avant chaque colline la route semblait annoncer que cette colline-là serait la dernière. Elle ne disait pas que le froid pénétrait plus lentement dans les articulations métalliques que dans les mains humaines, mais qu'il y restait plus longtemps. Elle ne disait pas que la poussière du chemin se glissait entre les segments des chaussures, même lorsque

leurs joints étaient en bon état. Et elle ne disait surtout pas que trente mille pas sans une seule voix familière durent plus longtemps que trente mille pas auprès de quelqu'un qui remarque de temps en temps que l'on va trop vite, trop lentement ou tout à fait dans la mauvaise direction.

Grand-père pouvait dire ces trois choses au cours d'une seule promenade. Hugh cessa de compter en plein milieu du nombre trente-quatre mille deux cent seize. Pas parce qu'il l'avait oublié. Il l'avait enregistré avec précision. Simplement, il ne savait soudain plus ce que le nombre suivant lui apprendrait que le précédent ne lui avait pas appris. Des nuages s'assemblèrent au-dessus des champs. Ils cachèrent d'abord une étoile, puis une deuxième, puis le ciel tout entier. Le vent apporta l'odeur de la terre mouillée plusieurs minutes avant la première goutte. Elle tomba sur la lentille gauche de Hugh, glissa sur la coque blanche de son visage et resta suspendue à la ligne fixe de sa bouche.

« Pluie », annonça Hugh.

Personne ne le remercia pour l'avertissement. Puis le ciel s'ouvrit. L'eau tambourinait sur sa tête, ruisselait sur ses épaules et assombrissait le cuir de son sac. Hugh resserra les bretelles et vérifia les joints du cou, des coudes et des poignets. Tout restait dans les limites admises. La pluie ne présentait pas pour lui de danger immédiat, à condition qu'il ne reste pas longtemps dans une eau profonde et que la foudre ne le frappe pas directement, condition qu'il ne trouvait pas suffisamment précise sur une carte de voyage.

Un voyant s'alluma au bord de son champ de vision.

ÉNERGIE : 41 POUR CENT.

Hugh agrandit l'indication. Avant de partir, il avait prévu de poursuivre sa marche pendant la nuit jusqu'à trente pour cent, puis de passer en mode économique. Grand-père lui avait appris à garder une réserve pour une

panne, le mauvais temps et les erreurs d'estimation. Il avait maintenant les trois, même si la dernière était la sienne et qu'il n'aimait pas l'inclure dans le calcul.

Dans l'obscurité, à droite, il distingua la ligne droite d'un toit. Un petit abri de bois se dressait au bord de la route. Il contenait un banc, un panneau rouillé avec les horaires d'une ligne supprimée depuis longtemps et un éclairage de secours sous le toit. La lampe était éteinte. Sur le poteau près du banc se trouvait une prise pour d'anciens robots de maintenance, mais son connecteur avait trois contacts étroits, tandis que le câble de recharge de Hugh en avait deux larges. Il se glissa à l'abri au moment où la pluie devenait un rideau continu.

Hugh examina d'abord la prise. Puis son câble. Puis la prise encore une fois, parce qu'au deuxième regard, on découvre parfois une panne qui, au premier, ne savait pas encore qu'elle allait être démasquée. Il n'avait pas d'adaptateur. Il pourrait en fabriquer un. Il avait du fil de cuivre, du ruban isolant et des outils. Mais il n'avait ni schéma indiquant les tensions ni certitude que les fils derrière la prise n'avaient pas été abîmés par les années. Se brancher à l'aveugle ne serait pas une réparation. Ce serait un pari. Et Grand-père disait que les paris sont des calculs qu'on a refusé de finir.

Hugh referma la prise. Au-dessus pendait la lampe de secours hors d'usage. L'une des vis s'était desserrée, libérant le support, et à chaque rafale la lampe cognait doucement contre le bois. Hugh ouvrit son sac, étala le chiffon sur le banc et sortit deux des vis ordinaires qu'il avait gardées. La première avait un filetage trop grossier. La seconde était trop courte. Dans une poche à part reposait la petite boîte marquée NON IDENTIFIÉ.

Hugh posa les doigts sur son bord. L'unique vis en laiton avait à peu près la bonne longueur. Sa tête entrerait dans le creux du support. Son filetage pourrait être assez fin pour prendre dans le vieil écrou, à condition de

l'ajuster un peu. À condition. Si. Peut-être. Trois expressions que Grand-père n'avait jamais considérées comme des données techniques. Hugh ne sortit pas la boîte. Il referma la poche et examina le support une nouvelle fois. Il découvrit que la vis ne manquait pas. Elle était restée dans le poteau de bois ; elle s'était simplement dévissée assez pour que l'attache glisse. Hugh remit celle-ci en place, serra la vis et vérifia que les mouvements du toit n'exerçaient pas de contrainte sur le métal.

Puis il retira le capot de la lampe. À l'intérieur, il n'y avait pas de panne grave. Un contact s'était oxydé et le ressort ne le maintenait plus contre la batterie. Hugh nettoya la surface avec son chiffon, redressa le ressort à la pince et referma le capot. Lorsqu'il appuya sur le bouton d'essai, une douce lumière jaune se répandit sous le toit. De nombreux noms étaient gravés sur le banc. Certains avec une date, d'autres avec un cœur, et l'un avec un long trait dont le sens n'était pas évident. Hugh savait qu'il pouvait poncer le bois et rendre au banc sa surface lisse. Il savait aussi qu'il ne le ferait pas.

« Laisse toujours un endroit un peu mieux que tu ne l'as trouvé », disait Grand-père.

Jusqu'alors, Hugh avait compris cette phrase comme une consigne de travail. Pour la première fois, il se demanda si ce n'était pas plutôt une façon de choisir. La lampe de secours fonctionnait. Le support ne cognait plus. Les noms étaient restés. Cela suffisait. Hugh s'assit à un bout du banc pour laisser de la place à l'autre, au cas où quelqu'un arriverait trempé. Il posa le sac à côté de ses pieds et vérifia que l'eau n'avait pas pénétré dans la poche de la vis. Ce n'était pas le cas.

Son énergie était descendue à trente-huit pour cent. Il régla son réveil sur les premières lueurs du jour, atténua la lumière de ses lentilles et désactiva progressivement tout ce dont il n'aurait pas besoin pendant la nuit. Le

diagnostic de marche. La mesure précise du temps. Le compteur de pas. L'écoute resta active en dernier. La pluie tambourinait sur le toit. Le vent traversait l'herbe. Au loin, le tonnerre gronda. Aucun de ces bruits ne ressemblait au plancher qui craquait au-dessus de l'atelier ni à la petite cuillère dans la tasse de Grand-père.

Hugh attendit de voir si le silence lui paraîtrait vide. Ce ne fut pas le cas. Il était plein de pluie. Ses lentilles s'assombrirent jusqu'à ne plus former que deux fines bandes bleues. Le matin, une chaleur sur son épaule droite le réveilla. La pluie avait cessé. Le soleil éclairait l'herbe mouillée et en tirait un petit point de lumière sur chaque brin. Sous l'abri, il y avait une odeur de bois et de terre humide. La lampe de secours était éteinte, parce que son capteur de luminosité fonctionnait correctement, cette fois.

Hugh effectua un diagnostic de base.

ÉNERGIE : 36 POUR CENT.

MOTORISATION : NORMALE.

ÉTANCHÉITÉ : NORMALE.

CHEVILLE DROITE : FROTTEMENT ACCRU DE 1,8 POUR CENT.

Il vérifia deux fois la dernière indication. Puis il s'assit, nettoya la fine poussière dans l'articulation et y déposa une seule goutte d'huile. Le frottement retomba à 0,3 pour cent. Grand-père aurait dit que c'était presque neuf, avant d'ajouter que les choses presque neuves ont justement les pannes les plus sournoises. Hugh rangea de nouveau ses outils. Avant de partir, il ramassa un morceau de vieil emballage que le vent avait poussé sous le toit et le déposa dans la corbeille fixée au poteau. Il ne toucha à rien d'autre.



La route montait. Hugh réactiva son compteur de pas. Au bout de huit cents mètres, il cessa d'en surveiller les indications. Il choisit une allure qui consommait sept pour cent d'énergie en moins, même si cela signifiait arriver plus tard. Ce n'était pas l'allure qu'il avait prévue dans l'atelier. Là-bas, il avait fait ses calculs sur un sol propre, avec une batterie pleine et un sac qui n'avait pas encore porté la pluie. Ici, il avait une route mouillée, du vent de face et trente-cinq pour cent d'énergie.

L'état réel des choses comptait davantage que le plan de départ. Cette phrase, il la tenait de Grand-père. Mais la décision de ralentir était la sienne. Au cours de la matinée, le paysage changea si lentement autour de lui qu'il ne s'en aperçut pas tout de suite. Les murs de pierre devenaient plus bas et plus espacés. Les champs s'agrandissaient. Une ligne électrique apparut au-dessus de la route et suivit pendant plusieurs kilomètres la même direction que lui. Un drone de transport passa dans le ciel, trop haut pour distinguer Hugh, et ne laissa derrière lui qu'un bref bourdonnement.

Plus tard, il dépassa le premier panneau portant le nom LUMINA. Il y avait eu un nombre sous le nom, mais la peinture s'était écaillée. Il ne restait que la moitié supérieure du chiffre de gauche : cela pouvait être un trois, un huit ou un zéro particulièrement mal dessiné. Hugh s'arrêta. Sur sa carte, dix-huit kilomètres séparaient le dernier embranchement de la périphérie de Lumina. Selon son calcul initial, il en avait déjà parcouru vingt et un. Il y avait donc trois possibilités : la carte était ancienne, son estimation de la longueur des pas était fausse, ou il avait manqué un tournant.

La troisième possibilité lui plaisait moins que les autres, ce qui n'était pas une raison pour l'écarter. Il revint sur ses pas, trois cent douze mètres en arrière, jusqu'à un embranchement auquel il n'avait pas prêté attention. Près du fossé se dressait un poteau avec une flèche de bois. Le vent l'avait fait pivoter sur son unique clou, et elle pointait maintenant vers un champ où il n'y avait rien d'autre que de la terre mouillée. Hugh saisit le poteau à deux mains et voulut remettre la flèche dans le prolongement de la route principale.

Il s'arrêta. Que la direction du champ soit mauvaise ne prouvait pas encore laquelle des deux autres était la bonne. Hugh sortit la carte. Il en orienta le nord d'après la position du soleil et l'heure. Puis il examina les bords des chemins. Sur la route plus large qui partait à droite, plusieurs roues étroites avaient laissé des traces fraîches, après la pluie de la nuit. À gauche, il n'y avait que des traces de tracteur qui s'arrêtaient devant une barrière.

La ligne électrique continuait au-dessus de la route de droite. Alors seulement, Hugh desserra le clou, tourna la flèche vers la droite et la fixa avec un morceau de fil de cuivre, de façon qu'on puisse ensuite la retirer et la remplacer facilement. Il recula de quelques pas. Le panneau indiquait la même direction que la carte, les traces et la ligne électrique. Cette fois, il n'avait pas réparé une chose simplement parce qu'elle était de travers. Il avait d'abord cherché quelle était sa place.



Le carnet de Hugh était posé sur la pierre à côté de la carte. Il l'ouvrit à la première page.

Où est ma place ?

Chaque chose doit-elle avoir une utilité pour être importante ?

Sous ces deux questions, il en ajouta une troisième :

Comment savoir ce que je dois changer et ce que je dois laisser tel quel ?

Il attendit qu'une réponse lui vienne. Aucune ne vint. Cela devenait une habitude. Il rangea le carnet et prit le bon chemin. Dans l'après-midi, la route s'élargit. D'abord apparut un revêtement plus lisse, puis des réflecteurs sur de petits poteaux, et enfin une première ligne blanche. Au loin s'élevait un bruit qui n'était ni le vent ni la pluie. Un grondement doux et continu, composé de nombreux moteurs, roues et machines, encore trop éloignés pour que Hugh les distingue séparément.

Lumina était toujours invisible. Pourtant, elle entourait déjà la route. Les lignes au-dessus de sa tête se multipliaient. Les drones de transport passaient plus souvent. Des capteurs automatiques de circulation bordaient la

chaussée, et l'un d'eux pivota vers Hugh lorsqu'il passa. Sa batterie était descendue à vingt-huit pour cent, mais les calculs montraient désormais qu'à sa nouvelle allure, il atteindrait les abords de la ville avec une réserve suffisante. Pour la première fois depuis Maple Creek, il savait non seulement où il allait, mais aussi qu'il avait de bonnes chances d'y arriver.

Il ajusta son sac et continua le long de la ligne blanche. Un vif bourdonnement électrique retentit derrière un virage. Hugh leva la tête. Il y eut un choc. Puis un long raclement de métal sur le gravier. Et enfin une voix indignée :

« Je ne suis pas coincée ! »

Hugh s'arrêta.

Fin de l'extrait

Le voyage de Hugh continue.

L'édition française complète est en préparation.

radimkaufmann.fr

Les polices Cinzel et EB Garamond sont utilisées
sous licence SIL Open Font License.